

GEORGE MARSHALL

LE SYNDROME DE L'AUTRUCHE

**POURQUOI NOTRE CERVEAU VEUT
IGNORER LE CHANGEMENT CLIMATIQUE**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AMANDA PRAT-GIRAL

PRÉFACES DE
JACQUES MIRENOWICZ ET CYRIL DION

*DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD | COLIBRIS*

à Annie, Ned et Elsa

UN CADEAU À LA RAISON, PAR JACQUES MIRENOWICZ	12
PRÉFACE, PAR CYRIL DION	18
1. QUESTIONS	22
2. NOUS VERRONS ÇA UN AUTRE JOUR	28
Pourquoi les victimes de catastrophes refusent de parler du changement climatique	
3. PAROLES DE PROFANES	36
Pourquoi nous estimons que les phénomènes climatiques extrêmes prouvent que nous avons raison sur toute la ligne	
4. ON NE CONNAÎT JAMAIS TOUS LES TENANTS ET LES ABOUTISSANTS	46
Comment le Tea Party est incapable de prendre en compte ce qui menace le plus ses valeurs	
5. LA POLLUTION DU MESSAGE	54
Comment la science est contaminée par les perceptions sociales	
6. JUGÉS PAR NOS PAIRS	60
Comment nous imitons les gens qui nous entourent	
7. LE POUVOIR DU NOMBRE	70
Comment les brutes se fondent dans la foule	
8. DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR	74
Le monde étrange qui se reflète dans les yeux des climato-négationnistes	
9. UN SECRET DE POLICHINELLE	80
Pourquoi nous sommes toujours en quête d'ennemis	
10. LES DEUX CERVEAUX	90
Pourquoi l'évolution nous a si mal préparés à affronter le changement climatique	
11. ASSIMILÉ, MAIS INIMAGINABLE	98
Pourquoi le changement climatique ne donne pas un sentiment de danger	

12. DES COÛTS INCERTAINS À LONG TERME	104
Pourquoi nos biais cognitifs font barrage au changement climatique	
13. EUX, LÀ-BAS, DANS LONGTEMPS	108
Comment nous écartons loin de nous la question climatique	
14. ESTIMER LE COÛT DE LA TERRE	116
Pourquoi nous voulons dans le même temps gagner le monde et perdre la vie	
15. UNE INCERTITUDE CERTAINE	126
Comment nous utilisons l'incertitude pour justifier notre inaction	
16. PATAUGER DANS UN BASSIN D'INQUIÉTUDE	134
Comment nous choisissons ce à quoi nous ne voulons pas penser	
17. N'EN PARLEZ MÊME PAS !	142
Le champ de force invisible du silence climatique	
18. UNE NON-TEMPÊTE NON PARFAITE	156
Pourquoi le changement climatique nous paraît insurmontable	
19. DES CAFARDS POUR GUIDES	166
Comment les musées peinent à raconter l'histoire du climat	
20. RACONTE-MOI UNE HISTOIRE	176
Pourquoi nous nous laissons si facilement berner par des mensonges	
21. LE POUVOIR DES MOTS	184
Comment les mots que nous utilisons influencent notre ressenti	
22. LA FIABILITÉ DU COMMUNICANT	196
Pourquoi le messager est plus important que le message	
23. SI LA THÉORIE EST TROP DIFFICILE À COMPRENDRE, RÉPÉTEZ-LA ENCORE ET ENCORE	204
Pourquoi la climatologie n'émeut personne	

24. PROTÉGER, BANNIR, SAUVER, ARRÊTER	214
Comment le changement climatique est devenu une question environnementale	
25. POLARISATION	226
Pourquoi les ours polaires sont un obstacle supplémentaire à l'acceptation du changement climatique	
26. ÉTEINS LA LUMIÈRE OU LE CHIOT Y PASSE	232
Comment on a dédramatisé le jour du Jugement dernier	
27. LA VIE EN ROSE	242
Les dangers des rêves positifs	
28. SORTIR GAGNANT DE LA DISCUSSION	250
Comment le discours scientifique s'est transformé en un concours de logorrhées	
29. DEUX MILLIARDS DE TÉMOINS	258
Comment le Live Earth a tenté de construire un mouvement, et a échoué	
30. CARTE POSTALE DE HOPENHAGEN	264
Comment les négociations autour du climat ne font que préparer le drame à venir	
31. PRÉCÉDENTS ET PRÉSIDENTS	270
Comment les politiques climatiques ont perdu le nord	
32. TÊTE DE PUIITS ET POT D'ÉCHAPPEMENT	280
Pourquoi nous nous obstinons à mettre de l'huile sur le feu que nous cherchons à éteindre	
33. CE MACHIN NOIR GLUANT	290
Pourquoi les compagnies pétrolières attendent notre permission pour cesser leur activité	
34. IMPÉRATIFS MORAUX	300
Comment nous nous racontons que le changement climatique n'est pas notre faute	

35. TU AS FAIT QUOI PENDANT LA GRANDE GUERRE CLIMATIQUE, PAPA ?	308
Pourquoi ce que pensent nos enfants nous indiffère	
36. LE POUVOIR DE L'INDIVIDU	316
Comment le changement climatique, c'est votre faute	
37. DEGRÉS DE DISTANCIATION	326
Comment les experts du changement climatique arrivent à trouver le sommeil malgré tout	
38. NOUS SOMMES MORTELS	336
Pourquoi l'avenir est sombre	
39. DE LA TÊTE AU CŒUR	346
L'artificielle division entre science et religion	
40. CONVICTION CLIMATIQUE	356
Ce que l'équipe des verts peut apprendre de la brigade des croyants	
41. POURQUOI NOUS SOMMES PROGRAMMÉS POUR IGNORER LE CHANGEMENT CLIMATIQUE... ET POURQUOI NOUS SOMMES PROGRAMMÉS POUR AGIR	370
42. EN RÉSUMÉ	378
Quelques idées personnelles et hautement subjectives sur les solutions pour nous tirer d'affaire	
QUATRE DEGRÉS	390
Pourquoi ce livre est important	
RÉFÉRENCES, SOURCES ET SUGGESTIONS DE LECTURES	395
REMERCIEMENTS	404

UN CADEAU À LA RAISON

Le coup de tonnerre du 1^{er} juin 2017, la décision de Donald Trump de retirer les États-Unis de l'accord de Paris sur le climat, donne une résonance toute particulière au *Syndrome de l'autruche*, l'un des ouvrages les plus originaux et captivants publiés ces dernières années sur le climat. Comment une telle aberration est-elle possible ? Comment le président de la première puissance mondiale peut-il oser afficher une telle démission à la face du monde au nom des intérêts nationaux lésés des États-Unis, ce pays si démuni dans le concert international, par cet accord ?

Pour répondre à cette question et comprendre une telle décision, il faut saisir ce qu'est le noyau dur du climato-scepticisme, ses fondements cognitifs, ses origines psychologiques. C'est à cette tâche que George Marshall, activiste britannique de longue date du climat et fin connaisseur de la communication sur ce thème, s'emploie avec brio dans ce livre. Son enquête bouillonnante, souvent menée au pays de Donald Trump, et la succession d'analyses qu'il en tire sont un cadeau fait à la raison.

L'auteur du *Syndrome de l'autruche* ne défend pas l'idée, qui serait absurde, que tout le problème gît dans la psyché, mais il montre que l'appareil psychique et cognitif joue un tour pendable aux humains confrontés à la menace inédite du changement climatique, en les encourageant à l'occulter, à ne pas y voir le danger mortel qu'elle constitue et, dès lors, à écarter leur responsabilité personnelle. Face à cette vulnérabilité qui met la raison et la morale en échec, il propose une voie pour agir à la source.

Premier point important : George Marshall souligne que les causes les plus profondes du climato-scepticisme sont les mêmes chez tout le monde, chez les dirigeants, y compris des pays les plus puissants, comme chez les simples citoyens : les mêmes biais cognitifs, les mêmes failles psychologiques, les mêmes mécanismes universels cérébraux de défense y accomplissent le même travail souterrain qui mène au déni.

Pour le montrer, George Marshall met ensemble des données issues d'une myriade de disciplines académiques, de la psychologie

sociale aux sciences des religions en passant par les neurosciences et les sciences cognitives, des anecdotes révélatrices, des témoignages de climato-sceptiques notoires, de victimes d'événements climatiques extrêmes qui ne font pas le lien entre leur malheur et le réchauffement du climat, ou encore d'observateurs des négociations sur le climat menées sous l'égide des Nations unies, durant lesquelles les diplomates réussissent le tour de force d'évoquer – cela fera bientôt trente ans que cela dure – le changement climatique sans jamais prononcer les mots “énergies fossiles”, “charbon”, “pétrole” ni “gaz naturel”.

Le résultat est un livre surprenant, drôle malgré son sujet, chatoyant comme une bande dessinée, souvent imprévisible d'un chapitre à l'autre. George Marshall y explore un nombre ébouriffant de mauvaises pistes dans le dédale plus ou moins infini des actions possibles pour affronter un problème auquel des millions d'années d'évolution ont tragiquement mal préparé l'appareil cognitif humain.

Au terme de ce parcours semé d'embûches, George Marshall parvient finalement à cette piste : malgré tous les travaux du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat, malgré les preuves qui s'accumulent, malgré les risques insensés d'une non-prise en charge et les coûts humains et économiques exorbitants de l'inaction, la conviction que le changement climatique est réel et très dangereux ressemble à un acte de foi, à un phénomène proche de la croyance.

Plutôt que de le déplorer, George Marshall se tourne en conséquence vers les religions. Car, avec leurs traditions de prosélytisme, elles ont d'importants enseignements à livrer aux militants du climat : elles ont élaboré des méthodes très efficaces pour faciliter les conversions et accompagner les convertis, et savent aussi convaincre les croyants d'agir en conformité avec leur foi en s'appuyant sur des valeurs sacrées et des rites. Associés à une culture de clémence et de pardon plutôt que de menace vengeresse, ces savoir-faire sont, selon George Marshall, transposables à la cause du changement climatique.

La difficulté, avec le réchauffement climatique, n'est de loin pas uniquement due à sa nature physique, qui échappe pour l'essentiel aux cinq sens. Elle est, bien plus encore, de parvenir à surmonter tout ce qui, dans le champ socioéconomique, s'oppose puissamment à sa reconnaissance : avec l'idéologie néolibérale qui refuse toute contrainte étatique au marché et le lobbying intense de l'industrie des énergies fossiles en coulisse, les conditions-cadres sont beaucoup trop désavantageuses pour que les individus puissent agir comme il le faudrait, et les normes dominantes continuent de faire croire à la vaste majorité que, malgré l'accord de Paris, le réchauffement du climat n'est pas de taille à remettre en cause le culte d'une consommation débridée et de l'immédiateté au détriment du lendemain.

Dans ces conditions, les discours purement scientifiques sur la catastrophe climatique sont incapables de déclencher un mouvement social tourné vers l'action. Et les récits conçus par les militants ou à forte teneur politique pour inciter à tempérer le réchauffement du climat par l'action individuelle et/ou collective sont en général trop fortement associés à des valeurs écologistes et de gauche dans lesquelles l'essentiel du public ne se reconnaît absolument pas et auxquelles il reste donc insensible. Il est ainsi très facile de tenir la donne climatique suffisamment éloignée de soi pour pouvoir la nier dans ses choix de vie les plus structurants et ses actes quotidiens.

Dès lors, le travail personnel nécessaire pour construire progressivement la conviction que le climat se réchauffe, que cela est très grave, qu'on peut et qu'il faut faire quelque chose à son niveau et par son action publique, à rebours des incitations et des normes dominantes, est très difficile. Des structures d'accueil, des lieux où trouver de l'écoute et de la compréhension à l'égard de ses doutes, ainsi qu'un accompagnement faciliteraient les différentes étapes d'un tel parcours.

George Marshall ne va pas plus loin. Il laisse la suite ouverte. Cependant, ce ne sont bien sûr pas des prêtres, des gourous, des

églises et/ou des temples qui peuvent incarner cette présence attentive et compréhensive, ces structures d'accueil et cet accompagnement.

Ce qui peut offrir ces services et les offre déjà en partie, ce sont toutes les initiatives propices à une authentique transition écologique que *LaRevueDurable* met en avant dans ses pages depuis 2002, que tant d'autres supports documentent désormais et que les Artisans de la transition cherchent à promouvoir : projets de territoire en agroécologie, écoquartiers participatifs, approches low-tech, recherche d'autonomie technique, énergie citoyenne, campagne de désinvestissement de l'industrie des énergies fossiles, éducation informelle qui intègre pleinement l'écologie et la durabilité, etc.

Ces initiatives doivent inclure une forte dose de savoir-faire en termes relationnels, de gestion des émotions, d'apprentissage mutuel, de gouvernance horizontale pour coopérer au mieux. Les Conversations carbone¹, en particulier, sont une puissante méthode qui va dans le sens de ces préconisations en proposant, en six ateliers de deux heures chacun, d'affronter les conflits internes et les risques de désaveu ou de déloyauté à l'égard de ses convictions et valeurs qui traversent quiconque commence à regarder un tant soit peu en profondeur ce que signifie pour sa vie personnelle le réchauffement du climat en cours. C'est certainement dans la combinaison de ces actions, de ces lieux, du soutien qu'on y cultive et d'une telle méthode qu'on peut puiser la force, le courage, les ressources et même la joie d'aller à contre-courant des incitations encore très majoritaires à faire fi de la déstabilisation du climat, qui subordonne et aggrave tous les autres fléaux auxquels l'humanité est confrontée.

Ces initiatives, ces lieux et ce type de méthode sont les ferments d'une métamorphose sociale, les fondements d'une renaissance. Plus ils se multiplieront, plus ils contribueront à faire advenir une société plus humaine, capable d'engendrer une économie de la durabilité

1. "Conversations intimes avec soi-même et le carbone", *LaRevueDurable*, n° 57, avril-mai-juin 2016, p. 59-67, www.larevedurable.com.

et apte à lutter contre la fatigue démocratique qui fait déferler une vague de leaders autoritaires et antiécologiques au pouvoir : en Russie, en Israël, en Turquie, en Inde, aux Philippines, sur le Vieux Continent et, bien sûr aussi, désormais aux États-Unis.

Un dernier mot. Malgré l'importance extrême du sujet, les livres sur le climat se vendent en général très mal. Ce qui est, en soi, un signe. C'est pourquoi il faut savoir gré à Cyril Dion d'avoir réussi à convaincre les éditions Actes Sud de publier ce livre. Il peut faire beaucoup progresser la compréhension, en Europe francophone, des difficultés objectives à se saisir de ce sujet déterminant pour l'avenir et à comprendre que les réponses à offrir, déjà en partie à l'œuvre, tendent leurs bras à tous les futurs "convertis" et à toutes celles et tous ceux qui, bien que convaincus de la réalité du changement climatique, ont tant de peine à agir en conséquence.

JACQUES MIRENOWICZ¹

1. Jacques Mirenowicz est codirecteur de l'association Artisans de la transition (www.artisansdelatransition.org) et corédacteur en chef de *LaRevueDurable* qui a publié plusieurs chapitres du *Syndrome de l'autruche* (n° 56, janvier-février-mars 2016, www.larevedurable.com).

PRÉFACE

La lecture du livre de George Marshall fut pour moi une sorte de choc. J'y voyais scientifiquement théorisée une bonne partie de ce que j'avais empiriquement constaté depuis des années de militantisme écologique : annoncer la catastrophe, même à grand renfort de chiffres, de faits avérés, d'explications plus précises les unes que les autres, ne sert la plupart du temps à rien, ou à peu de chose. J'en ai particulièrement été frappé lorsque j'ai pris connaissance de la fameuse étude qui ouvre notre film *Demain*. Une vingtaine de scientifiques de tous pays y annonçaient que nous nous approchions d'un point de bascule, où la combinaison du changement climatique, de l'extinction de masse des espèces, de la pollution, de la déforestation, de l'érosion des sols, de l'augmentation de la population pourrait nous conduire à la disparition d'une partie de l'humanité d'ici à 2100. De quoi faire peur, me direz-vous. Certes. Il ne serait pas exagéré de dire que j'ai été affolé par la lecture de cet article. D'autant plus affolé que les scientifiques eux-mêmes déclaraient avoir été terrifiés par leurs résultats. Et puis ? L'étude a fait la une de *Libération* en août 2012, mais a-t-elle été reprise par d'autres médias nationaux ? Pas vraiment. A-t-elle déclenché des discussions politiques, des mobilisations, des changements de comportements ? Je ne crois pas. De mon côté, ai-je totalement arrêté de prendre ma voiture ou l'avion ? Non. Ai-je adopté un mode de vie en rupture totale avec le consumérisme, la destruction des espèces, la pollution ? Je ne peux pas vraiment répondre par l'affirmative, même si je suis végétarien, que je recycle, que je composte, que je prends majoritairement mon vélo, que je mange bio, local autant que possible, etc. La réalité est qu'avec un certain nombre d'aménagements, je continue à vivre dans ce monde, à participer à cette société qui nous conduit à la catastrophe. Or j'ai la particularité d'être un militant écologiste ! Imaginez donc le reste de la population.

Pourtant, nous sommes constamment abreuvés d'articles, de documentaires, de rapports du Groupe intergouvernemental d'experts sur

l'évolution du climat (GIEC) ou d'ONG qui décrivent par le menu ce qui nous attend à trois, quatre ou même huit degrés d'augmentation de la température moyenne du globe. En juin 2017, le mercure a atteint 54 °C au Koweït, ce qui est certainement la température la plus élevée jamais relevée sur la planète¹. Le 24 novembre 2016, la température en Arctique était de vingt degrés au-dessus des normales saisonnières. À l'été 2017, en Antarctique cette fois, un immense iceberg, cinquante fois plus grand que Paris, était sur le point de se détacher de la banquise. Nous ne pouvons pas dire que nous ne connaissons pas la nature de la situation mais, comme le dit le philosophe Jean-Pierre Dupuy, nous ne croyons pas ce que nous savons.

Nous pouvons déjà voir les conséquences du changement climatique, mais seulement si nous croyons à son existence, comme le démontre George Marshall. Si ce n'est pas le cas, nous y trouverons une autre explication, inventerons un autre récit, propre à expliquer ce phénomène. Et même si nous y croyons, l'absence d'expérience sensible dans notre quotidien, la force de l'habitude, du confort, de l'inertie sera susceptible d'amoindrir nos bonnes résolutions. Notre relation à l'écologie est, selon moi, à rapprocher de notre relation à la santé. Pourquoi tant de personnes savent qu'elles ont de fortes chances de mourir d'un cancer et continuent à fumer, à boire, à ingérer des saloperies toxiques achetées dans les hypermarchés ? Addiction, habitude, mais surtout déni. Refus de croire que nous pouvons mourir. Absence de facteur objectif, d'expérience sensible immédiate : on ne sent généralement pas les prémices du changement climatique dans sa vie, pas plus qu'on ne sent son cancer se développer.

Voilà pourquoi ce livre me paraît si précieux. Il met le doigt sur ce phénomène fascinant qui conduit nos cerveaux à réinterpréter

1. Le précédent record de 56,7 °C, observé en 1913 dans la vallée de la Mort, est aujourd'hui remis en question par de nombreux météorologues, du fait d'instruments de mesure peu précis.

la réalité comme ils l'entendent, et nous apporte pour la première fois un éclairage scientifique, culturel, sans doute à même de nous aider à le surmonter. Car que nous apprend le livre de George Marshall ? Que nos cerveaux déclenchent des mécanismes de peur, de fuite, lorsqu'un danger les menace. Se contenter d'effrayer la population avec des nouvelles catastrophiques, des images de forêts dévastées, de tornades ou d'ours polaires à la dérive sur des fragments de banquise n'est pas seulement insuffisant, c'est peut-être même contre-productif. Pour déclencher une réaction, nos cerveaux ont besoin d'une proposition concrète à mettre en regard. Ils ont besoin d'un mélange de croyance et de rationalisation, d'alerte et d'action à entreprendre. Si nos biais cognitifs sont aussi à même de conduire nos cerveaux à construire le récit qui leur convient, alors nous avons certainement besoin d'élaborer des récits de l'avenir qui soient acceptables par le plus grand nombre et impliquent de radicalement changer nos modes de vie. De trouver un moyen de rassurer en même temps que de montrer des solutions, de faire rêver... Alors peut-être pourrons-nous accepter l'inacceptable et enfin agir.

Du moins je l'espère.

CYRIL DION

1

QUESTIONS

En 1942, le résistant polonais Jan Karski livra à Felix Frankfurter, juge à la Cour suprême, le récit des raffles du ghetto de Varsovie et des assassinats systématiques des Juifs polonais du camp de Belzec, dont il avait été personnellement témoin. Après l'avoir écouté, Frankfurter, lui-même juif, et l'un des plus éminents juristes de sa génération, répondit : “Je dois être honnête. Je suis incapable de le croire.” Et d'ajouter : “Je ne dis pas que ce jeune homme est un menteur. Je dis que je suis incapable de le croire. Ça n'a rien à voir.”

Qu'est-ce qui explique notre capacité à distinguer ce que nous savons de ce que nous croyons, à faire abstraction de ce qui nous semble trop difficile à accepter ? Comment est-il possible, alors que nous avons toutes les preuves en main, parfois même sous nos yeux, que nous choisissons d'ignorer quelque chose – tout en ayant parfaitement conscience ?

Ces questions me fascinent depuis mes premiers travaux sur le changement climatique¹, il y a bien longtemps. Ce sont elles qui m'ont conduit à écrire ce livre et à m'entretenir des années durant avec les experts mondiaux les plus reconnus dans les domaines de la psychologie, de l'économie, de la perception du risque, de la linguistique, de l'anthropologie culturelle et de la psychologie évolutionniste, sans même parler des centaines de non-spécialistes, c'est-à-dire tous les gens ordinaires qui ont croisé mon chemin.

À chaque étape de ce voyage, alors que je m'efforçais de comprendre comment nous donnons du sens à ces questions, j'ai mis au jour d'autres anomalies et paradoxes captivants qui demandent des réponses :

1. Le climat n'arrête pas de changer, mais je m'appuie ici sur la définition juridique internationale des changements climatiques, “attribués directement ou indirectement à une activité humaine altérant la composition de l'atmosphère mondiale et qui viennent s'ajouter à la variabilité naturelle du climat observée au cours de périodes comparables”.

– pourquoi les victimes d’inondation, de sécheresse et de violentes tempêtes sont-elles ensuite *moins* enclines à parler du changement climatique ou même à accepter son existence ?

– pourquoi des personnes estimant que le changement climatique n’est pas plausible se laissent-elles, en revanche, aisément convaincre des dangers imminents que représentent les attentats terroristes, les impacts d’astéroïdes ou les invasions extraterrestres ?

– d’où viennent la méfiance, la haine et les insultes les plus injurieuses dont font l’objet les scientifiques, qui exercent l’une des professions d’ordinaire parmi les plus respectées de notre société ?

– pourquoi le musée des sciences le plus prestigieux des États-Unis annonce-t-il à son million de visiteurs annuels que le changement climatique est un cycle naturel et que nous aurons de nouveaux organes nous permettant de nous y adapter ?

– pourquoi les amateurs de science-fiction sont-ils les premiers à refuser d’imaginer à quoi pourrait ressembler l’avenir ?

– pourquoi l’inquiétude des nouveaux parents vis-à-vis du changement climatique s’estompe-t-elle ?

– comment une négociation politique rationnelle est-elle devenue une compétition de logorrhées remportée par le joueur le plus rusé, le plus batailleur ?

– comment des récits fondés sur des mythes et des mensonges ont-ils pu acquérir une force de conviction telle qu’un président choisit, en matière de climat, de suivre les conseils d’un auteur de thrillers à succès plutôt que ceux de l’Académie nationale des sciences ?

– et pourquoi les groupes pétroliers préfèrent-ils s’inquiéter des menaces que représentent leurs planchers glissants plutôt que réfléchir à celles que posent leurs produits ?

En me posant toutes ces questions, j’en suis venu à considérer le changement climatique sous un jour nouveau : non plus comme une bataille médiatique opposant sciences et intérêts personnels ou réalité et fiction, mais comme le défi ultime posé à notre capacité à donner un sens à ce qui nous entoure. Plus que tout autre,

ce sujet met en évidence les rouages les plus secrets de notre cerveau et révèle notre talent inné et hors du commun pour ne voir que ce que nous voulons voir et mettre de côté ce que nous préférons ne pas savoir.

Je travaille pour une petite association à vocation éducative, qui conseille d'autres organismes à but non lucratif, des gouvernements ou des entreprises sur la façon d'aborder une question que la plupart des gens cherchent à éviter purement et simplement. Au bureau, je passe le plus clair de mon temps avec mes pairs – des écologistes progressistes, engagés, bien informés – et ce fut donc une heureuse surprise de découvrir, à l'écriture du présent ouvrage, que c'était auprès des gens les plus différents de moi que j'apprenais le plus.

Parler à des militants texans du Tea Party¹ m'a amené à réfléchir à notre incapacité flagrante, dans notre travail de sensibilisation, à prendre en compte leurs préoccupations. M'entretenir avec des évangélistes a remis en question ma conception de la frontière entre croyance et savoir. J'ai même apprécié mes rencontres avec des personnes dont le travail, auquel elles se consacrent avec dévouement et créativité, consiste à discréditer le mien.

Je ne cherche donc pas à attaquer ceux qui ne croient pas au changement climatique. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment ils parviennent à ces conclusions, tout comme je m'intéresse aux conclusions de ceux qui y croient et en restent convaincus. Je suis certain que les vraies réponses à mes questions ne résident pas tant dans ce qui nous sépare que dans ce que nous partageons tous : notre psychologie, notre perception du risque et nos instincts les plus primitifs – défendre notre famille et notre tribu.

1. Le Tea Party est un mouvement politique né en 2009 aux États-Unis, qui s'appuie sur l'imagerie d'un épisode symbolique de la révolution américaine, la Boston Tea Party, au cours de laquelle des colons s'insurgèrent contre les taxes imposées par l'Angleterre, notamment sur le thé. Mouvement hétéroclite et antifiscal, il rassemble tant des libertariens que des conservateurs, mécontents de la politique d'Obama et désireux de limiter autant que possible l'intervention de l'État fédéral. (*N.d.T.*)

Ces pulsions ancestrales ne jouent pas en notre faveur. Dans ce livre, je montre que le changement climatique n'exhibe aucun des signaux qui nous obligeraient à le considérer comme une menace et qu'il peut nous induire en erreur avec une déconcertante facilité.

Je constate que tout le monde, experts comme profanes, traduit le changement climatique en histoires qui illustrent ses propres valeurs, postulats et préjugés. Je raconte comment ces histoires en arrivent à prendre vie, à suivre leurs propres règles, évoluant et prenant de plus en plus de pouvoir à mesure qu'elles se répandent.

J'explique que le récit le plus éloquent est celui qui n'est pas formulé : la norme du silence, sociale et collective. Cette réaction au changement climatique est par trop semblable à cet autre grand tabou qu'est la mort, et je prétends que ces deux phénomènes ont bien plus en commun que nous ne voulons l'admettre.

J'affirme que, pour accepter la réalité du changement climatique, on ne peut pas se contenter de lire les bons livres, voir les bons documentaires ou cocher la case d'une liste des bons comportements à adopter : il faut être convaincu, et cette conviction est difficile à atteindre et plus difficile encore à conserver. J'ai mis des années à arriver à la conviction que le changement climatique est une réalité et qu'il menace tout ce qui m'est cher. Lourd fardeau que ce savoir qui, dans mes heures les plus sombres, m'envahit d'une peur panique. Moi aussi, j'ai appris à mettre de côté cette crainte : je sais que la menace est réelle, mais je choisis délibérément de ne pas la percevoir.

J'ai compris que je ne pourrais pas trouver de réponses en regardant trop longtemps en face la source de mon angoisse. Dans ce livre, il n'y a ni graphiques, ni données, ni statistiques complexes, et je relègue toute considération concernant les incidences possibles du changement climatique dans un post-scriptum de clôture, tout à la fin. Voilà, j'en suis certain, la bonne manière de procéder. Au fond, tous les modèles informatiques, les prévisions scientifiques et les scénarios économiques sont construits autour de la variable

la plus essentielle et la plus incertaine : choisirons-nous collectivement d'accepter ou de rejeter ce que nous dit la science ? Cette question, comme vous le verrez j'espère, est troublante, fascinante et passionnante.